

Le transfert d'R au S

Guy Ciblac

Le texte qui vous est proposé ici n'est pas la transcription de mon intervention du samedi 18 juin 1994. Il est fait de la refonte de trois écrits réalisés dans le temps de la préparation et ayant servi de support à cette intervention.

Il y a quelques jours, alors que nous nous réunissions avec Marie-Claire Bœnisch et André Masson, il m'est venu cette assertion que je vous propose :

Wo es spaltung war, soll ich verlöschen.

Verlöschen (o, o, i) veut dire s'éteindre, s'effacer, disparaître.

Verlöschen veut dire éteindre, effacer, oblitérer.

Un certain nombre d'autres verbes tournent autour de ces sens, comme *Löschen*, *Auslöschen* (effacer, éteindre), *Erlöschen*, *Verscheiden* (s'éteindre, mourir), *Sich auslöschen*, *Sich verwischen* (s'effacer), *Verschwenden* (s'effacer, disparaître), *Verwischen* (effacer, oblitérer), ce dernier étant peut-être le plus proche de *verlöschen*.

Je ne saurais prétendre posséder une connaissance fine de la langue allemande, toutefois, je crois me souvenir que le préfixe « Ver » a cette particularité de pousser le sens jusqu'au point où il s'inverserait. C'est à ce titre-là que « *verlöschen* » m'intéresse, dans ce paradoxe de l'effacement et de l'oblitération. Qu'un élément vienne effacer la place qu'il comble peut paraître évident, mais qu'il puisse s'effacer dans le temps même où il oblitère, nous intéresse au plus haut point. Car, vous l'avez compris, c'est bien autour de ce mixte que nous allons tenter d'apporter quelques éléments de travail.

Nous y reviendrons, mais, pour l'instant, laissons là cette interrogation. Ce avec quoi je me suis retrouvé aux prises tout au long de la préparation de cette journée, c'est l'insistance de la question suivante : Qu'est-ce que la réalité ?

S'il était aisé d'y répondre, nous trouverions un fond commun pour nos accords, or c'est bien justement sur cette pseudo-réalité que se fondent nos désaccords. Si nous faisons l'hypothèse utopique que chacun soit convaincu de la nature fantasmagorique de sa manière de concevoir, alors il pourrait saisir la variabilité de sa propre construction et accepterait plus aisément d'autres variantes. L'ennui, c'est que tout se passe comme si nous ne pouvions faire autrement que de prendre nos fantasmes pour la réalité.

Il est surprenant qu'une approche progressive venant cerner ce lieu dit de réalité, nous ramène au bout du compte à ce qui pourrait être dit comme matérialité, à ce que la science

peut en traduire de fonctionnement. Mais si la science et ses applications nous donnent une « meilleure » connaissance, il n'est pas sans intérêt de souligner que **la résolution d'un impossible modifie le champ même de la matérialité, découvrant ainsi la forme paradoxale d'un désir de connaissance qui viserait à se donner comme satisfaction l'oubli de cette matérialité.**

Mais la matérialité n'est pas si évidemment saisissable puisque toute résolution d'une opacité de savoir agit par les applications qu'elle entraîne à la fois comme productrice d'un champ de réalité nouveau, et comme définition d'un nouveau champ d'opacité. Ce mystère, cette densité sont bien naturellement pour la plupart effacés par une attitude qui tend à faire d'une réponse localisée une solution globale.

Cette attitude témoigne d'une autre dimension que celle de la matérialité, traduisant les effets d'une interaction avec un monde fantasmatique qui nourrit la constitution des hypothèses et ne peut se résoudre, malgré la lutte engagée, au brut de ce qui pourrait être pris pour des conclusions.

C'est ainsi que s'alimente le paradoxe suivant : **toute acquisition d'un savoir sur la réalité a pour effet de nous éloigner d'elle et d'augmenter le sentiment qu'elle n'a pas de réalité.**

Notre vie se passerait-elle autour de cet axe : que faire de la réalité ? Ou plutôt, que faire d'une réalité vis-à-vis de laquelle nous n'aurions d'autre but que de la rendre à l'inexistence ?

Dès lors que la matérialité ne serait plus en jeu, cette notion de réalité devient encore plus difficilement saisissable, d'autant que dans le nouveau champ, celui de la réalité psychique, l'argument qui pour beaucoup est un critère de sérieux scientifique, je veux dire la prédictibilité, n'est pas au rendez-vous.

Nous pourrions alors nous appuyer sur cette nouvelle qualité de la réalité pour dire une chose comme celle-ci : *La réalité c'est la part du fantasme qui réussit.* Bien sûr la question vient immédiatement de ce qu'est cette réussite. (Bien des acquisitions actuelles en matière scientifique tenaient d'être de purs fantasmes il y a quelques siècles voire quelques années.) Eh bien, nous pourrions dire que *l'efficace d'un fantasme est atteinte lorsque ce qui s'articule de ses représentations trouve une expression mathématisable, applicable en tant que telle dans un autre champ de représentations.*

Car c'est là que nous nous rapprochons de notre question. Si être freudien peut avoir une signification au minimum réduite, alors ce pourrait être celle qui ferait de cette dimension de la représentation un synonyme de réalité psychique.

Que devient par conséquent cette dite réalité autre que psychique ? Un insaisissable lieu dont nous n'aurions d'appréhension qu'au travers d'un champ de représentations, mais alors il faudrait y substituer la notion de réel afin de ne point alimenter l'illusion d'une coïncidence de vérité entre la perception et le perçu.

Notre époque insiste à confondre les registres et, abusée de quelques résultats fonctionnels, oublie que ce qui articule ces résultats, n'est pas une action directe mais l'effet d'une saisie seconde dans une concordance localisée de rapports logiques.

Cette confusion devient lourdement déniante, lorsque le champ du fantasme est pris dans une tentative d'objectivation, dont il n'est peut-être pas inutile de souligner les effets de violence qui se généralisent par cette croyance à la vérité de l'objet lorsqu'elle préside au choix, aux interventions qui placent un autre comme devant en supporter le symptôme. Ce qui est effacé ici, c'est que c'est un fantasme qui traite d'un fantasme.

Résumons-nous !

- Si d'emblée tout fonctionnement psychique nous place dans un système de représentations, alors que signifierait l'introduction d'un quelconque objet dont la perte serait le creuset d'une place où viendraient se loger des substituts représentatifs ?

- Si d'emblée tout fonctionnement psychique nous place dans une réalité de représentation, alors les mécanismes que nous aurions à conceptualiser ne sauraient être référés qu'à des représentations. Et parmi ces mécanismes, celui du déni, s'il n'est plus réduit à la scotomisation d'une différence supportée par une réalité d'organe, pourrait être entendu, au-delà des contenus représentatifs, comme animé par la question de la différence dans un système de représentation.

Nous pourrions y entendre que cette « *Verleugnung* » intéresse plus qu'il n'y paraît bon nombre de nos constructions, dans la mesure où il semble que pour aborder la question de la différence avec l'autre, nous soyons obligés de mettre en suspens le découpage opéré par l'autodifférence.

II

Freud termine son article sur *L'inconscient* par une analogie entre le travail de théorisation et le mode de travail du schizophrène en soulignant que l'investissement de la représentation de mots que cela représente, n'appartient pas à l'acte de refoulement mais présente la première des tentatives de guérison, efforts qui veulent réobtenir les objets perdus. « Il s'engage dans la voie allant vers l'objet à travers la partie mot de celui-ci, d'où le fait qu'il doive ensuite se contenter des mots à la place des choses. »

Il s'agit là de porter l'accent sur un clivage que Freud situe « là où les deux – mot et chose – ne se recouvrent pas ». Mais comment faut-il entendre ce mot de chose, s'il s'agit d'appréhender une dynamique dont les enjeux seraient ceux d'une confrontation entre deux champs de représentation, représentations de mots et représentations de choses. Il nous faut donc choisir nos termes et reprendre celui de réalité pour en préciser les attributions.

Nous voudrions souligner notre propre difficulté à saisir les plis de ce texte.

« Ce que dans les névroses de transfert, le refoulement refuse à la représentation repoussée, c'est la traduction en mots qui doivent rester noués à l'objet. La représentation qui n'est pas saisie dans des mots ou l'acte psychique qui n'est pas surinvesti restent alors en retrait dans l'Ichs en tant que refoulés. »

Ainsi le refoulement est un mécanisme qui porte sur une représentation de chose. Mais comment passer de ce qui se dit en termes d'objet à ce qui se dit en terme de représentation de chose ? Il est frappant de constater que la confusion aboutit à alimenter l'illusion que lorsque nous parlons, c'est bien d'un objet saisissable. Qu'il y figure en place d'objet n'implique pas qu'il y soit une réalité d'objet.

Si nous considérons ces deux systèmes de représentations indépendamment de leur contenu, alors ce qui va servir notre préoccupation pourrait s'exprimer de la façon suivante :

• La réalité psychique ne serait-elle pas celle d'une interaction entre la logique de structure de deux systèmes de représentation ou, plus précisément, l'application de cette logique à elle-même lorsqu'elle vient à se substituer à ce qu'elle est supposée représenter.

• Dès lors, nous pourrions attribuer au fait de dire l'inconscient structuré comme un langage, la reconnaissance de ce que la logique des signifiants n'est en rien autre que celle qui anime les représentations de choses. Reste la question de ce qui ferait nécessité à ce qu'une logique s'applique à elle-même dans cet ordre de fonctionnement.

Est-ce là une manière de reprendre la question de l'autodifférence ? C'est bien dans cette dimension que nous avons appréhendé la manière dont J. Nassif place la théorie à être, elle-même, l'objet dont elle veut rendre compte.

Nous voudrions ici témoigner de la difficulté à articuler de façon simple le contenu des textes freudiens de 1915 (*Das Unbewußt*) et de 1938 (*Die Ichspaltung im Abwehrvorgang*) avec ce que semble cerner la question du transfert psychotique.

La butée constante tient à ceci : toute construction théorique produit une objectivation, une réalité dont s'extrait (lui-même) celui qui théorise. Ce fait pourrait être une condition de la prise de conscience. Nous pourrions penser que le fait de s'y reconnaître, en terme de reconnaissance, ne résout pas ceci : qu'il subsiste un endroit où celui qui pense est exclu de ce qui est pensé, exclu en tant que corps, comme si sa propre corporéité ne pouvait pas être prise comme simple élément signifiant dans un système de représentation. Même après la division que suppose la reconnaissance, les parts ne sont pas identiques, égales.

Nous pensons là avoir à faire à un mécanisme de déni qui, au-delà de toute division, imprime un clivage qui voudrait assurer qu'un élément au moins ne participe pas ni comme agent de la dynamique signifiante ni comme objet de cette dynamique. Comme s'il fallait

trouver un point fixe et stable pour assurer la lecture d'une mouvance. Mais ce mécanisme ne saurait réussir qu'à la condition d'un monde d'objets, intéressé d'une unique conscience.

Si nous pensons les deux chaînes indépendamment l'une de l'autre, notre hypothèse fonde l'écriture du système de représentations de choses comme un ensemble de cases moins une, alors que celle du système de représentation de mots ne comporte pas cette moins une case.

Pour autant que nous nous saisissons comme produit de cette interaction d'une structure sur elle-même, notre sentiment y suppose un dédoublement dont l'effet, selon la nature que nous lui attribuons, aboutit soit à une lecture faite de l'application terme à terme d'un système sur l'autre, soit à la constitution d'un nouage complexe que nous allons essayer d'approcher. Dans le premier cas, on reconnaîtra la base structurelle de ce qui s'inscrit dans la définition d'une différence des sexes avec le cortège habituel des constructions conséquentes. Dans le second cas, l'application d'un système sur lui-même ne peut être portée à l'équivalence de l'application d'un système sur un autre séparé mais de structure identique. Cela suppose l'option de la continuité signifiante d'une part, et d'autre part le rappel de ce que la fonction signifiante intéresse une logique interactive et non pas des éléments discrets isolables. Je ne suis pas certain que l'utilisation du terme « signifiant » n'aboutisse pas le plus souvent à éluder la dimension de logique structurelle au profit d'objets propices à tous les commentaires romanesques.

Si nous poursuivons l'hypothèse selon laquelle rien ne nous autorise à penser la division complète, bien au contraire, alors nous sommes conduits à proposer une construction qui suppose une division, une continuité, et un lieu où cette structure s'applique à elle-même sa logique. Les figures 1 vous aideront à conceptualiser comment nous pouvons passer d'un élément manquant à l'application d'une bande de Möbius sur elle-même.

Si la structure mœbienne a pour nous cet avantage d'une propriété qui rend caduque la fonction d'exclusion, elle n'en détermine pas moins une série de rapports avec l'autre. Or c'est bien dans la rencontre avec l'autre que se situe l'échec de l'opération qui visait à effacer la corporéité du système de représentation.

Dans cette rencontre qui fait nécessité à être deux, l'autre n'est pas ici celui de la division, c'est celui qui pourrait être dit de retournement à justement me placer là d'où je m'excluais et à se présentifier comme absent dans le champ des représentations dont je m'étais exclu. Cela met en place un nouage qui à la fois sépare et réunit, tout en marquant d'un estampillage insaisissable le point nodal de cet agencement.

Nous touchons là le seuil d'une frayeur dont le transfert psychotique, que l'on ne saurait entendre comme le transfert du psychotique, mettrait en scène l'approche. Il est, pour nous, difficile d'appliquer les termes de refoulement ou de déni à ce mécanisme, à ce lieu de nouage où disparition et oblitération sont mêlées. Vous comprendrez ainsi pourquoi le terme « *Verlöschen* » nous a paru, du moins pour le moment, propice à en soutenir le mystère.

Le maintien d'une lecture du manque en tant qu'absence d'objet nous semble un effet du déni de cette « *Verlöschung* ». Mais, que penser de cet autre déni qui porterait cette fois

sur l'implication que le premier a entraîné comme sens, comme réalité.

La tentative d'en sauvegarder la portée par la création d'un substitut insiste à témoigner que nul signifiant ne saurait signifier la manque de signifiant. A ne pouvoir le compter en plus, nous amène à poser la question de savoir si ce mécanisme n'est pas une façon d'inscrire, dans un monde d'objets, l'effet de ratage de la précédente construction opérée dans la rencontre avec l'autre.

Dans cette rencontre, l'autre s'exclut et me présentifie une absence là où je le situe comme objet ; quelque chose surgit alors d'un nouage fait d'un ni l'un ni l'autre et pourtant les deux en même temps, me portant là dans l'effectuation des effets de rupture d'avec les mécanismes conscients.

Les constructions secondaires tentent toujours de masquer qu'à travers la question « d'où viennent les enfants ? », ce qui est là, présent, c'est la chose suivante : me demander d'où je viens est conséquence de ce que, dans le même temps, je m'extrais d'où je suis.

Il y a une dynamique de division et de clivage dont nous ne pouvons rendre compte d'une manière objective seconde et qui, peut-être, pourrait se saisir dans l'agi de ce que F. Davoine appelle un transfert psychotique.

Si tout mécanisme transférentiel utilise l'analyste comme support de signifiante, la démarche irait ici jusqu'à intégrer l'analyste comme élément de l'ensemble des représentations et non plus comme support de cet ensemble et ce jusqu'au plus près de sa structure de mixte (dédoublement-clivage).

Il arrive qu'un événement soit vécu avec une telle intensité qu'il ne trouve pas de parole pour que soit témoigné ce qu'il représente. Si nous reprenons qu'un sujet n'est sujet que par un signifiant et pour un signifiant, on repère que c'est ici le sujet qui est en panne de représentation. Mais ce sujet, nous avons à la supposer du côté d'un enfant, témoin d'un événement, en attente qu'un autre puisse lui en parler. Si cet enfant se trouve aux prises avec un impossible à dire, alors cet événement, indexé d'un mot détaché, va rester en attente de trouver sa place dans un champ de représentations. Ce mot est en fait l'événement, comme si venaient se superposer ce qui représente et ce qui est représenté, le mot et la chose.

Tant que nous essayons de le prendre comme habituel élément signifiant corpusculaire, ça ne marche pas et ce jusqu'à épuiser toutes possibilités. Mais à quoi peut renvoyer cet élément errant ? Il vient nous rappeler que notre jeu de langage se tient dans l'échange habituel à faire comme s'il y avait un élément exclus. Or de fait, cette exclusion rencontre chez le patient la place produite du déni comme si justement ce mot trouvait à dire le sujet en corps dans son exclusion, et chez l'analyste cette place d'absence exacerbée qui trouverait à être dite à travers cet errant.

Le transfert psychotique est défini comme un lien particulier avec l'analyste, lien par lequel il ne va pas servir d'écho mais de cire molle, de plaque d'enregistrement. Il ne va pas s'agir de donner sens, mais de rendre possible que se fasse un processus de dénomination.

L'analyste est poussé dans un tel dépouillement qu'il accepte de laisser se produire sur lui les effets d'une telle inscription. Ce processus de dénomination peut aussi fonctionner comme définition ostensive c'est-à-dire rituel dans lequel un geste désigne ce qui ne peut pas être nommé, comme s'il s'agissait là d'une définition vivante de ce qu'il est impossible de dire.

Nous supposons que ce type d'événements nous met dans cette proximité originelle avec un processus de nomination, là où la structure nommante a à se prendre comme structure nommée, dans ces moments où le même vient à se recouper dans ce lieu d'autodifférence insaisissable. Le mot errant, la scène, le geste viennent ici en place de ce qui est innommable. Il vient prendre place dans la case vidée, comme s'il trouvait là à traduire de corps le silence d'une reconnaissance sans nom.

L'auteur souligne que dans ce lieu, les deux places sont occupées alternativement par les antagonistes dans une dynamique extrêmement rapide. Cette constatation est insistante à nous dire l'instabilité de la saisie mais si l'on veut bien ne pas figer cela dans une imagerie intersubjective, nous pourrions appréhender ce mouvement comme celui du lien du sujet à son objet, soit celui de la dynamique du fantasme, comme si le transfert psychotique se trouvait à être là, la mise en œuvre au plus près de cette dynamique.

Nous avons évoqué la notion de mixte, en écho à l'utilisation qu'en fait J. Nassif. Mais en même temps, nous nous trouvions aux prises avec une réminiscence, et réminiscence est bien le terme puisque c'est du mixte platonicien qu'il s'agit. Non pas celui du Banquet, figure mythique du complément si souvent réduite à la pâle et simpliste caricature de l'âme sœur qui hante de façon quasi incurable les plaintes d'une adolescence figée. Non, le mixte auquel il est fait ici allusion, c'est dans le Timée et dans le Philèbe que vous le trouverez, défini non pas comme une fusion arbitraire mais comme une combinaison faite d'un élément indéterminé ou illimité et d'une limite ou détermination fixe. L'indéterminé est un couple d'opposés tel que chacun d'eux ne soit défini qu'en rapport avec l'autre, c'est-à-dire en lui-même tout à fait indéfini (Grand-Petit, Dedans-Dehors...). La limite ou détermination c'est un rapport fixe dans le couple des indéterminés et la science s'applique à connaître le nombre et la nature des rapports fixes.

Il nous faudrait du temps, à nous qui n'avons point la prétention de bien connaître cet auteur. Mais sa façon de traduire une constitution faite du Même, de l'Autre, de leur mixte, et de la cause de ce mixte, par un agencement fait de deux cercles imbriqués l'un dans l'autre et orientés en sens opposé, s'est trouvée avoir quelque proximité avec justement le nœud du fantasme.

Si la science suppose toujours qu'un signifiant pourra rendre compte de ce qu'elle cherche, la croyance vient à occuper le champ non exploré de la science.

Mais pour autant qu'un savoir modèle le contenu d'une croyance, la construction de cette dernière subsiste comme moteur même de la recherche dans le cas où cette croyance prend configuration d'un fantasme, c'est-à-dire que, ce qui du monde peut être connu est porté à l'équivalence de la structure du sujet, pour autant que « le sujet n'est jamais que ponctuel et évanouissant, car il n'est sujet que par un signifiant et pour un autre signifiant. »

(J. Lacan, *Encore*)

Si la croyance fait effet d'arrêt pour la recherche, c'est que l'effet de refoulement, ou de déni, en efface la structure de fantasme. Lacan dans *Encore* introduit ce qui de cette symétrie, entre le monde et le sujet, peut être dit comme réciprocité entre l'objet (a) et le sujet. « Pour tout être parlant, la cause de son désir est strictement, quant à la structure équivalente, si je puis dire à sa plisure, c'est-à-dire à ce que j'ai appelé sa division de sujet. »

Comme pour la réversibilité dans un transfert psychotique, celle qui dans un premier temps nous apparaît ici, fait illusion à se saisir et dans une fixité, et dans une quasi mise à plat. Loin d'en contredire cet aspect, l'application à cet instant d'un trieb qui ne supposerait pas de retour en arrière, nous en fait approcher la forme de retournement qui sied à ce réversible.

Mais ici, c'est d'une définition ostensive que nous nous soutenons dans l'usage de la topologie.

III

Longtemps j'ai hésité avant de me lancer dans la transcription de ce qui suit. Je sais combien sont nombreux ceux qui, parmi vous, ont une répulsion vis-à-vis de ces matérialités dites topologiques. Mais si, d'une part, je n'y trouvais pas là un outil me permettant d'appréhender une logique de l'autodifférence, et si, d'autre part, je n'y rencontrais pas la nature essentielle de la question qui nous agite aujourd'hui, je ne me permettais pas d'insister. Par ailleurs, le terme de clinique demeure mal adapté à notre pratique tant il repose sur un renforcement du déni de ce que nous avons appelé « *Verlöschung* ». Cela ayant pour conséquence l'objectivation des cas, la constitution de discours explicatifs dont la recrudescence, ajoutée à la multiplication d'installations de nécessité pour des « thérapeutes » inspirés d'un enseignement universitaire, modifie la réalité actuelle de la psychanalyse. Laquelle perd ses propres repérages et conduit une foule demandeuse à accepter une collaboration avec la perversion des pouvoirs offerts de plus en plus à ceux dont la soumission n'a d'égale que leur volonté de faire taire toute parole, toute position qui les rendraient à l'évidence de leur propre symptôme.

Si la psychanalyse se limitait à une action dite thérapeutique, alors elle ne devrait pas déclencher de telles réactions, mais elle porte en elle une autre dimension. Cette dernière, tant qu'elle effraie les analystes eux-mêmes, n'a que fort peu de chances de pouvoir s'inscrire comme levier d'une quelconque transformation culturelle. Tentons d'œuvrer, si cela est possible, à ce que ce ne soient pas les analystes eux-mêmes qui valident les effets d'une partition exclusive.

Je vais donc vous impliquer ici encore davantage. Chacun de vous est familiarisé avec ce qu'on appelle un huit intérieur. Il est réalisé par un huit dont on a rapproché les deux

oreilles et constitue le bord de d'une bande de Mœbius (fig.2) Mais vous devez être attentif à ceci : lorsque vous prenez une bandelette de papier et que vous lui imprimer une demi-torsion,

- vous vous trouvez dans cette attitude qui consiste à avoir une extrémité de la bandelette dans chaque main avant de réaliser le collage. Essayez donc de vous rendre compte qu'à cet instant, votre corps est l'élément de jonction de cette bandelette. À ce titre, la torsion mœbienne intéresse votre propre matérialité. Lorsque vous aurez réuni les deux extrémités, vous obtiendrez un objet dont l'apparente extériorité vis-à-vis de vous-même soulagera la perception angoissante qui précédait. Qu'êtes-vous donc devenus en oblitérant une coupure dont votre corporéité était le soutien ? Cet effacement n'est pas sans effet et vous n'imaginez pas encore, sans doute, ce qui vous est arrivé.

- Par ailleurs, tordre une bandelette par une demi-torsion, c'est réaliser un huit intérieur avec son bord. Et naturellement, vous pourriez constituer une bande de Mœbius tendue entre les deux oreilles ; or, lorsque vous collerez la bandelette, c'est une autre bande de Mœbius qui surgira (fig.3). On remarquera alors que cette zone de jonction n'est pas une simple suture. Elle est le siège de l'application d'une structure mœbienne sur elle-même.

Ceux qui sont un peu familiarisés avec tout cela auront déjà repéré que nous travaillons ici avec un cross-cap, soit $S \langle \rangle a$ mais nous avons encore à cheminer un peu avant d'aboutir à une écriture nodale. Toutefois, chacun a pu repérer que la lecture de cette zone d'objet-coupure, bien qu'elle traduise la nature quatrième de l'espace qui la définit, peut se faire au niveau de la mise à plat qui offre une distribution traditionnelle selon les quadrants de Pierce (fig. 4). *Ces derniers pourraient être lus, alors, comme l'application d'une structure sur elle-même ; chacune des expressions consistant à mettre les contraires en continuité et non en opposition.* De la même façon, nous pourrions retrouver là un groupe de Klein.

Mais ce qui nous intéresse, c'est la nature de la jonction qui ne saurait se réduire à marquer une zone d'opposition, arbitrairement dégagee puisque faite d'une continuité.

Vous mesurez dès lors, si votre résistance s'est un peu affaiblie, que nous sommes là rattrapés par nos questions.

- D'une part, une zone où semble se jouer un paradoxe de présence-absence.
- D'autre part, le sentiment – laissez-vous aller à ressentir les surgissements de votre intuition –, le sentiment que cette coupure est très liée dans la rencontre d'une dualité aux prises avec une rythmicité.

Allons plus avant.

La définition d'une bande de Mœbius consiste en ceci : un espace où chaque point est l'image (relié symétriquement) de l'inverse de son symétrique. Ainsi, si nous représentons cet espace par un cercle, A ayant pour symétrique A', la bande de Mœbius réalisera l'espace tel que sa consistance placera A comme image de 1/A'(fig. 5). Cette définition, relativement simple, a des conséquences sur la structure elle-même mais aussi sur l'espace environnant. Je

vous laisse y réfléchir.

Pourtant, il en est une que nous avons à repérer. Si nous pensons une bande de Mœbius sans épaisseur, la définition abstraite est quasiment mathématique, mais, pour nous qui sommes de chair, nous ne pouvons que donner consistance à cette bande de Mœbius. Or, dès que nous lui donnons un peu de corps, elle nous pose un nouveau problème, celui de sa dualité.

Comme vous le représente la fig. 6, donnons une quelconque épaisseur au bord et nous aurons alors à choisir entre deux formes d'expression de la bande de Mœbius mathématiquement définie. Il s'agit de la même et pourtant les deux sont différentes l'une de l'autre. Elles semblent séparées et pourtant elles ne présentent entre elles aucune solution de continuité, l'une étant le retournement de l'autre.

La question du bord

Si une bande de Mœbius présente une demi-torsion, son bord en présente deux (fig. 7). Ces deux torsions ont pour conséquence d'inverser ce qui est bordé. Ainsi, ce qui borde « l'intérieur » se tord et vient border « l'extérieur », ce qui, si l'on considère la « complémentarité » des deux bandes aboutit à *rendre équivalente l'une des bandes à la surface environnant l'autre, soit à exprimer de façon limitée un espace mœbien par ailleurs illimité*. On conçoit, dès lors, l'intérêt qui se présente à pressentir comment cet espace peut être animé par le rythme de cette alternative.

Partons d'une bande de Mœbius d'aspect circulaire et considérons qu'elle est constituée de fibres.

- La contraction des fibres donne au bord son aspect de huit intérieur, et à la bande sa forme traditionnelle avec cette illusion d'un trou central.
- L'extension des fibres insiste à traduire une surface plate dont le bord pourrait avoir l'aspect d'un cercle pour autant qu'en chacun de ses points se situe une torsion.

Eh bien, la maintenance de ces deux aspects du bord, c'est précisément la forme nodale du nœud du fantasme qui en est la traduction (fig. 8)

Ce nouage est la forme épurée d'un feuilletage non plus seulement du plan, mais de l'espace, ce qui, déjà, nous introduit à l'abandon des représentations linéaires voire planes utilisées pour soutenir la figuration de la chaîne signifiante.

Il est de tradition, dans l'usage de ce nœud, d'insister sur la réversibilité comme si l'une des formes venait à prendre celle de l'autre et réciproquement (fig. 9). Mais cela suppose un mouvement d'annulation par un retour en arrière qui ne peut se concevoir qu'à bâtir un espace figé où seule la main d'une conscience semble régner dans la maîtrise. Si, par contre, nous appliquons à cette nodalité un mouvement constant unidirectionnel, un trieb, alors nous passons à cette chose assez surprenante (fig. 10). (Afin de ne pas trop abuser,

nous n'en détaillerons pas les étapes. Mais nous les tenons à disposition de ceux que cela intéresserait.)

Comment lire ce résultat ? Il s'agit, ici, de noter que la réversibilité n'est pas une réversibilité de positions, laquelle demeure trop collée à la séduction de l'intersubjectivité. C'est une réversibilité de retournement de la structure. Réversibilité intrinsèque qui offre à cette structure la possibilité d'exprimer « l'objet » mis à distance lors de sa prise de consistance.

Si nous nous rappelons que cet « objet » n'est autre que l'équivalent du « sujet » dans son retournement d'une part, et l'équivalent de l'espace environnant d'autre part, nous mesurons alors comment le trieb produit, par ce retournement, la traversée du point de la fonction signifiante.

Ceci appelle quelques conséquences :

• Si, dans un espace, tout point est un centre, alors cet espace est illimité. Ceci et l'application précédente nous autorisent à dire que, dans ces mécanismes de réversibilité, lorsque le bord se réduit à l'expression d'un point trou central, c'est alors la structure de point trou qui vient faire bord dans une extension trouvant son équivalence à se penser comme infinie.

• Si le dédoublement intéresse la matérialité, le clivage intéresse la structure.

• Le nœud du fantasme, c'est la possibilité pour un élément de signifiante de se réduire à sa structure de point trou, afin de se déployer comme structure de l'ensemble des signifiants, tandis que, dans le même temps, c'est l'ensemble des signifiants qui se contracte pour exprimer sa structure sous forme d'un élément de signifiante.

IV

Peut-être éprouvez-vous le besoin de faire une pause. Cela est concevable. Mais si vous avez eu le désir de dépasser vos premières hésitations pour suivre ces incursions dans un espace quatrième, peut-être aurez-vous touché ceci qui nous a semblé suffisamment fort pour que nous le rapprochions de ce fait clinique repéré sous le terme de « transfert psychotique ». Suffisamment fort, aussi, pour que nous allions jusqu'à soutenir qu'il s'agit de l'expression du transfert tout court, en ce qu'il rencontrerait là ce que certains de nos amis appellent des « bouts de réel ».

Est-ce là une esquisse suffisante pour faire nécessité de ce qu'il n'y a pas de discontinuité dans les champs symptomatiques ? Cela est riche d'implications tant sur le plan de la pratique que sur celui de la transmission. Ici, viennent à se trouver problématisées de

façon nouvelle des questions comme celle de l'historicité, de l'espace, de l'identification...

Mais aussi et essentiellement cette question qui, pour notre humanité, pourrait bien être cruciale, celle de la partition et de son cortège d'exclusions. Nous pourrions soutenir que rien ne saurait être exclu du champ de l'identification, même ce qui peut se parer de l'imaginaire le plus horrible. Peut-être est-ce là l'enseignement à tirer de ce que l'opérateur analyste soit la structure ? On pourra noter qu'elle ménage deux places dans son développement. L'occupation de l'une d'entre elles par un (x) dit analyste, n'a de valeur à être repérée qu'à la condition de ne point en faire un camp retranché mais le temps fugace, insaisissable, d'une rencontre avec la structure molle du commandeur;

Peut-on encore remettre au travail les effets de frayeur que cette "*Verlöschung*" a sur les analystes, effets qui ont pu s'inscrire comme clôture pour ceux qui viennent aujourd'hui à l'analyse ?

Guy Ciblac, juin 1994



